



Gainsbourg 2008

Exposition du 21 octobre 2008 au 1^{er} mars 2009

Dossier de presse



Cité de la musique

« Les images, je les ai écrites, plaquées
sur des symboles musicaux, c'est là mon drame.
Peintre, j'aurais fait une œuvre. »

Extrait de « Gainsbourg, voyeur de première » de Franck Maubert

« Ma vie n'est qu'œuvre hélas ! »

Émission « Discorama », le 16 mars 1963

« Dans la vie moderne, il y a tout un langage à inventer.
Un langage autant musical que de mots.
Tout un monde à créer, tout est à faire. »

Émission « Entrez dans la confidence », le 13 avril 1968

A handwritten signature in black ink, reading "Serge Gainsbourg". The signature is written in a cursive, flowing style with a prominent initial 'S' and a long, sweeping tail.

Commissaire de l'exposition : Frédéric Sanchez

Présentation

Le Musée de la musique consacre une exposition à Serge Gainsbourg (1928-1991) à l'heure où sa popularité prend une envergure internationale. Tandis qu'à Londres et à New York, la pop contemporaine découvre les talents de poète et de mélodiste du « French artist », Tokyo connaît une véritable « gainsbourgmania », mixant et samplant ses compositions.

Cette exposition est organisée grâce à des prêts exceptionnels consentis par la famille, et particulièrement Charlotte Gainsbourg, ainsi que par les proches de Serge Gainsbourg.

Le Musée de la musique a confié le commissariat de ce projet à l'artiste et illustrateur sonore Frédéric Sanchez. Tranchant avec les usages, à mi-chemin entre une exposition et une installation, le projet est l'hommage d'un artiste d'aujourd'hui à l'une des grandes personnalités musicales françaises du xx^e siècle.

Tour à tour peintre, écrivain, poète, auteur, interprète, compositeur, acteur, réalisateur, Serge Gainsbourg fut un artiste qui, sa vie durant, a utilisé l'image sous toutes ses formes et la sienne en particulier, donnant à voir un univers esthétique qui abolit les frontières entre « arts majeurs » et « arts mineurs ».

L'exposition met en valeur les différents aspects de cette œuvre protéiforme, dont la particularité est d'avoir été pendant quarante ans, à l'instar de celle de David Bowie en Angleterre ou de Bob Dylan aux États-Unis, un catalyseur des époques. Gainsbourg a toujours été en avance sur son temps : son écriture, ses compositions, ses collaborations, ses orientations esthétiques et même la conduite de sa vie privée ont bien souvent précédé et

influencé l'évolution des mœurs et celle des mouvements artistiques et culturels.

Il jouait avec les mots et les références, empruntait tant à la culture classique que populaire, décalait, transformait, arrangeait, inventant ainsi une nouvelle forme de composition faite de montages et de collages.

L'exposition met en avant la modernité de son travail sur la musique, les mots et les images. Sampling, mixage, remixage, emprunt, citation, autocitation et détournement prédominent et préfigurent les images et les sons de la culture d'aujourd'hui. Elle présente une centaine d'images animées, extraites de films et de documents audiovisuels, des photos...

Le public y découvre également des objets ou œuvres d'art ayant appartenu à l'artiste, comme la statue de *L'Homme à tête de chou* de Claude Lalanne, qui lui a inspiré l'album du même nom, ou le tableau de Paul Klee, *Mauvaises Nouvelles des étoiles* (1913), qui a donné le titre de l'album de 1981.

Le fameux *Autoportrait* peint en 1957, parfois reproduit, sera présenté pour la première fois au public ainsi qu'un grand nombre de manuscrits originaux, d'objets et d'écrits évoquant le travail d'écriture de Serge Gainsbourg.

Vanessa Paradis, Bambou, Alain Chamfort, Isabelle Adjani, Jane Birkin, Charlotte Gainsbourg, Catherine Deneuve, Jacques Dutronc, Lulu... Une œuvre sonore a été créée par Frédéric Sanchez à partir des textes de Gainsbourg lus par ces artistes qui ont à un moment croisé sa vie ou qui l'ont inspiré.



Serge Gainsbourg, artiste total

Serge Gainsbourg entre à la Cité de la musique. Laurent Bayle, directeur de la Cité, et Frédéric Sanchez, commissaire de l'exposition, expliquent l'importance de cet événement pour la chanson populaire. Un dialogue à bâtons rompus sur la musique, l'éphémère et l'art.

Pourquoi avoir décidé de consacrer une exposition à Serge Gainsbourg ?

Laurent Bayle. La Cité de la musique est un lieu pluridisciplinaire qui propose une approche très large de la musique en confrontant les formes du passé et de notre époque, les traditions savantes et populaires, les répertoires occidentaux et les musiques du monde. Dans cette optique, nos expositions ont toujours alterné des thématiques historiques (*Le Troisième Reich et la musique, Figures de la passion...*), extra-européennes (*Gloire des princes, Louange des Dieux – L'Inde du Nord, MPB – Les Musiques Populaires du Brésil...*) ou plus actuelles (*Jimi Hendrix, Pink Floyd, John Lennon...*). Le choix de Serge Gainsbourg est donc très naturel : il est l'un des artistes populaires qui a le plus marqué la scène musicale française des dernières décennies du XX^e siècle et son aura ne cesse de se développer à l'étranger.

Pourquoi avez-vous choisi Frédéric Sanchez ?

Laurent Bayle. Au départ, avant de contacter Frédéric, nous avons abordé l'exposition de manière traditionnelle, en essayant de retracer fidèlement la vie et l'œuvre de Serge Gainsbourg. Certains projets méritent cette approche très pédagogique, comme par exemple notre exposition *Le Troisième Reich et la musique*. Mais là, nous avons vite senti que nous avions besoin d'un regard extérieur, d'ordre artistique, afin d'apporter un supplément d'âme, à même de mieux servir la richesse et l'originalité de la personnalité de Serge Gainsbourg. Quand nous avons organisé le

projet autour des Pink Floyd, nous avons eu la chance d'y associer le concepteur de leurs pochettes de disques, Storm Thorgerson, qui a enrichi l'aspect visuel de l'exposition.

Comment avez-vous été amené à participer à ce projet ?

Frédéric Sanchez. Lorsque la Cité de la musique m'a demandé si je voulais m'occuper de cette exposition, j'ai cherché ce qui m'intéressait chez lui. Gainsbourg a beaucoup de points communs avec Bob Dylan, David Bowie, Patti Smith. Tous ces créateurs ne parlent pas seulement de musique mais aussi de littérature, de peinture... Ils ne sont pas cloisonnés dans un seul domaine. Des gens comme moi se sont construits grâce à eux toute une culture littéraire, picturale... C'est le point de départ de l'exposition.

Laurent Bayle. Sur un plan plus factuel, lors de notre réflexion initiale, après une phase de tâtonnements, l'administratrice du Musée de la musique, Agnès Wolff, actuellement numéro deux au Palais de Tokyo, très liée au milieu des arts plastiques, m'a proposé de collaborer avec Frédéric Sanchez. Nous étions en 2006. Il se trouve que je le connaissais grâce à un projet qu'il avait conduit lors de l'inauguration du Grand Palais. J'avais apprécié son approche et son travail musical. Tout est dès lors allé très vite car, grâce à l'apport de Frédéric Sanchez, nous savions que l'exposition serait plus à même de donner corps à la personnalité de Serge Gainsbourg et à son univers artistique qu'une simple narration factuelle.

Que vous a apporté Gainsbourg ?

Frédéric Sanchez. Gainsbourg est un de ces artistes transversaux avec une culture éclectique ayant réussi à la fois à travailler en dehors des étiquettes et à toucher un public aussi large que des metteurs en scène, des cinéastes, des plasticiens, des musiciens et chacun de nous.



© Albert Couraud/INA



© Georges Gaimiche/INA

Comment l'avez-vous vraiment découvert ?

Frédéric Sanchez. Mon oncle avait le disque *Melody Nelson* chez lui. J'avais six ans et je l'écoutais. Je me souviens aussi d'un album que Gainsbourg a conçu pour Catherine Deneuve à la fin des années soixante-dix, intitulé *Souviens-toi de m'oublier*. Un titre contenait une allusion à Maurice Maeterlinck. Gainsbourg avait choisi une actrice, lui avait écrit des chansons et avait façonné l'ensemble pour créer une œuvre totale. L'album était sorti un été et *Le Nouvel Observateur* avait publié un roman-feuilleton illustré de photos de Catherine Deneuve par Helmut Newton. La comédienne racontait son goût pour la nuit et les excès. Tout cela était-il vrai ou faux ? Où se trouvait la frontière entre rêve, réalité et fantasme ? J'aime cette dualité et ce qu'elle provoque en nous, les images, les correspondances, une autre « réalité », multiple. Elle est l'un des fondements de l'œuvre gainsbourienne.

Que pensez-vous du parcours protéiforme de Gainsbourg ?

Laurent Bayle – On regarde toujours avec méfiance les artistes qui empruntent plusieurs territoires, la mode, la publicité, la poésie, la musique, l'écriture, le cinéma. Beaucoup – et je pense à des gens comme Bashung, pourtant un compagnon de route – ont flirté avec cette voie en ne l'investissant qu'à la marge, au contraire de Gainsbourg. On retrouve fréquemment cette volonté de diversification dans les milieux anglo-saxons, plus poreux, qui cultivent plus volontiers l'ambivalence underground/officiel. Mais en France, on classe les artistes soit dans l'underground, soit dans la reconnaissance officielle. Gainsbourg jouait aussi sur le second degré, la dérision, faisait semblant d'émettre un jugement restrictif sur sa propre œuvre tout en assumant de réels risques artistiques.

Frédéric Sanchez – Beaucoup d'artistes anglo-saxons ont étudié dans les écoles d'art. Ils n'ont pas toujours commencé par la musique, se consacrant aux arts visuels. Gainsbourg en France est un cas unique alors qu'à Londres, par exemple, des artistes tel que Bryan Ferry ou Brian Eno accordent autant d'importance aux visuels qu'à la musique (pochettes de disques, look, etc.). David Bowie, par exemple, a fait du mime. C'est naturel chez eux. Serge Gainsbourg vient de cette même mouvance.

Que pensez-vous de ses emprunts ?

Frédéric Sanchez – On a dit dans les années soixante qu'il avait pillé la musique africaine. Aujourd'hui, les gens diraient : « Il a samplé. » Il y a quarante ans, l'emprunt paraissait exceptionnel, incroyable. Mais il faut savoir que Gainsbourg est né avec cette culture musicale autour de lui. Il vivait dans l'obsession de *Rhapsody in Blue*, entendait son père jouer ce morceau, devait le répéter, et s'il commettait une erreur, recevait un coup de règle sur les doigts.

Laurent Bayle – Il n'était pas le seul, mais l'un des premiers à oser des emprunts qui ont fait au départ sourire le milieu de la musique classique. Mais aujourd'hui les mentalités ont évolué. Dans la musique savante, les compositeurs pratiquaient déjà beaucoup l'emprunt dès les années soixante et soixante-dix. Gainsbourg le savait et pressentait une société où le débat porterait moins sur la pérennité d'une œuvre que sur l'émergence et sur l'éphémère. On peut interroger ce phénomène : a-t-on aujourd'hui du mal à s'ancrer dans le présent ? L'emprunt, la référence nous rassurent-ils ? Bascule-t-on dans une autre société, où la technologie permet à chacun de se saisir de tout ce qu'il veut, de tout remixer ? Le débat est ouvert mais Gainsbourg a su saisir le questionnement de son époque.



Qu'avez-vous appris sur l'artiste ?

Frédéric Sanchez – Je connaissais déjà son travail de musicien, ses références classiques, ses collages, ses autocitations... J'ai découvert sa technique d'écriture, ses livres de rimes et la force de sa formation classique. J'avais des intuitions sur la nature de son travail, j'ai pu les vérifier tout au long de mes recherches. Et puis je me suis familiarisé avec la période reggae que je ne connaissais pas très bien. Le travail sur les mots trouve dans cette période un aboutissement particulier avec cette négligence travaillée.

Comment avez-vous rassemblé les documents ?

Frédéric Sanchez – J'ai commencé par écouter tout Gainsbourg, lire tout ce qui a déjà été écrit sur lui et relire plusieurs de ses références littéraires, Huysmans, Mirbeau, Lautréamont... Puis je me suis plongé dans les images ! J'ai commencé ensuite mon travail de collages et d'associations. Ensuite, j'ai rencontré la famille, bien sûr. C'était très important pour moi d'avoir leur aval et d'écouter leurs impressions par rapport au projet, plus particulièrement Charlotte Gainsbourg qui a été sensible au fait que je présente son père surtout comme un artiste. Le public connaît beaucoup Gainsbourg pour les détails de sa vie privée, son côté scandaleux, mais son travail artistique reste méconnu. Nous lui avons demandé de nous prêter certains objets emblématiques de la rue de Verneuil, comme *L'Homme à tête de chou*, la sculpture de Claude Lalanne qu'il avait achetée dans une galerie de la rue de Lille et qui lui donna l'idée de départ d'un de ses albums concept. Elle nous a confié aussi un certain nombre de manuscrits, des objets et des documents liés à son travail d'écriture.

Comment avez-vous procédé pour l'installation sonore ?

Frédéric Sanchez – Nous proposons beaucoup d'associations d'images, d'idées, comme les chansons de Gainsbourg

d'ailleurs. Nous avons demandé à quelques-uns de ses interprètes – Vanessa Paradis, Bambou, Alain Chamfort, Anna Karina, Juliette Gréco, Élodie Bouchez, Charlotte Gainsbourg, Catherine Deneuve, Jane Birkin, Dani, Valérie Lagrange, Lulu Gainsbourg, Régine, Aurore Clément, Mireille Darc, Isabelle Adjani, Jacques Dutronc, Françoise Hardy – de lire des textes sur un travail sonore conçu avec sa musique. Gainsbourg prend des idées, les triture, les retravaille. Il pratique le sampling, comme je le fais dans mon travail. J'ai été influencé.

Quelles chansons aimez-vous plus particulièrement ?

Frédéric Sanchez – J'aime beaucoup *Dépression au-dessus du jardin*, *Je suis venu te dire que je m'en vais*, *Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve*, les albums *L'Homme à tête de chou* et *Melody Nelson*. Je citerai aussi l'album *Rock Around the Bunker*, avec *Eva* et *Nazi rock*, une idée assez cinglée teintée de dérision et de cynisme ; des accents rocks « musette » mêlés à un parfum d'opérette et de cabaret.

Pourquoi faites-vous commencer l'exposition par la « période bleue » ?

Frédéric Sanchez – C'est un clin d'œil à Picasso, une citation de Gainsbourg lui-même. Il évoquait les débuts de sa carrière comme sa période bleue. On pense aussi au blues, à une forme de mélancolie liée au déracinement... Nous évoquons ses parents, la Russie et la peinture. L'enseignement qu'il a suivi auprès de peintres comme André Lhote et Fernand Léger. Il a peint de nombreuses toiles, mais il reste peu de tableaux, car il les a presque tous brûlés. Jacqueline Ginsburg, sa sœur, possède un de ses autoportraits. Grâce à elle, nous allons le montrer dans l'exposition. La vie l'a poussé vers la musique. Son père lui a dit : « Maintenant, il faut que tu gagnes ta vie ! ». J'évoque aussi le choc de la rencontre avec Boris Vian, qui fut à la fois journaliste, musicien, écrivain.



Que pensez-vous lorsque vous voyez le rebelle Serge Gainsbourg consacré par une institution comme la Cité de la musique ?

Frédéric Sanchez – C'est formidable. Mais je ne trouve pas que Gainsbourg soit tellement rebelle. Il n'a pas eu une vie de rebelle, à moins d'être obsédé par le côté alcoolique, provocateur. Nous allons d'ailleurs essayer d'évoquer de manière élégante cette partie de son personnage.

Laurent Bayle – Je pense que notre rôle est celui d'un passeur qui cherche à donner envie au public tout en lui apportant des éléments de connaissance du musicien. Nous devons en même temps trouver une manière originale d'exposer la musique qui ne se prête pas toujours aisément à ce type d'exercice. L'apport artistique, en l'occurrence ici celui de Frédéric Sanchez, nous est précieux dans cette recherche.

Quel type de public attendez-vous ?

Frédéric Sanchez – Tous les publics, toutes les générations. Gainsbourg est une icône, un mythe.

Propos recueillis par *Stéphane Koechlin*



Frédéric Sanchez (Né en 1966) Vit à Paris.

Il travaille le son depuis 1988.

Ses premières créations sont pour la Mode : il conçoit les bandes sonores des défilés happenings du créateur belge Martin Margiela.

Depuis 1998, il collabore avec des artistes et travaille à la conception d'œuvres indépendantes.

INSTALLATIONS

« **Castles In The Air** » Installation sonore - Galerie Serge Leborgne - Paris - 2007

« **Console** » Performance sonore - FIAC - Grand Palais - Paris - 2005

« **Ondes visibles** » Installation sonore - Réouverture de la Nef du Grand Palais - Paris - 2005

« **La Salamandre** » Installation sonore - Exposition « Contrepoint » - Musée du Louvre - Paris - 2004

« **Bal(l)ade** » Promenade virtuelle et sonore - Fondation du Musée d'Art Contemporain Grand Duc Jean - Luxembourg - 2001

COLLABORATIONS ARTISTIQUES

« **Trembled Blossoms** » de **James Lima et James Jean pour Prada** Film d'animation - Création de la musique - 2008

Ange Leccia Création de la musique pour le film court « La déraison du Louvre », avec Laetitia Casta - 2006

Louise Bourgeois – « **C'est le murmure de l'eau qui chante** » Remix - 2003

Orlan Création de la musique pour la vidéo « Bien que... oui mais » Galerie Michel Rein - Paris - 2003

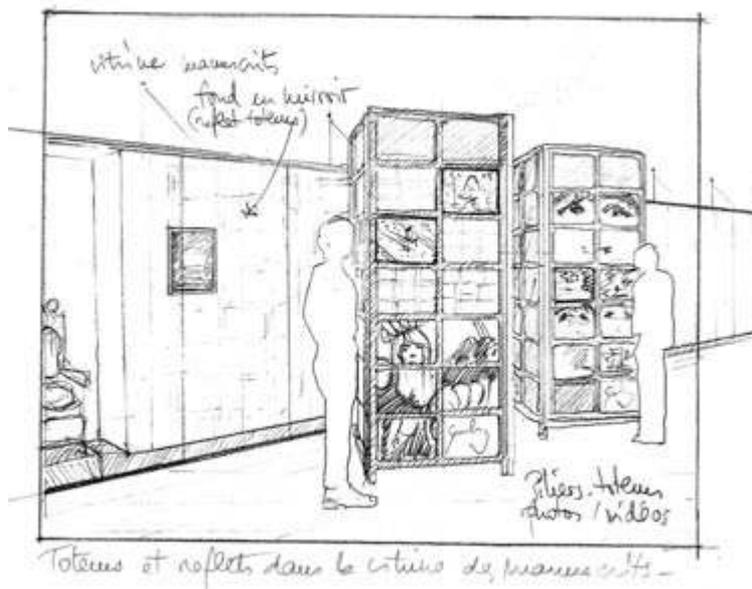
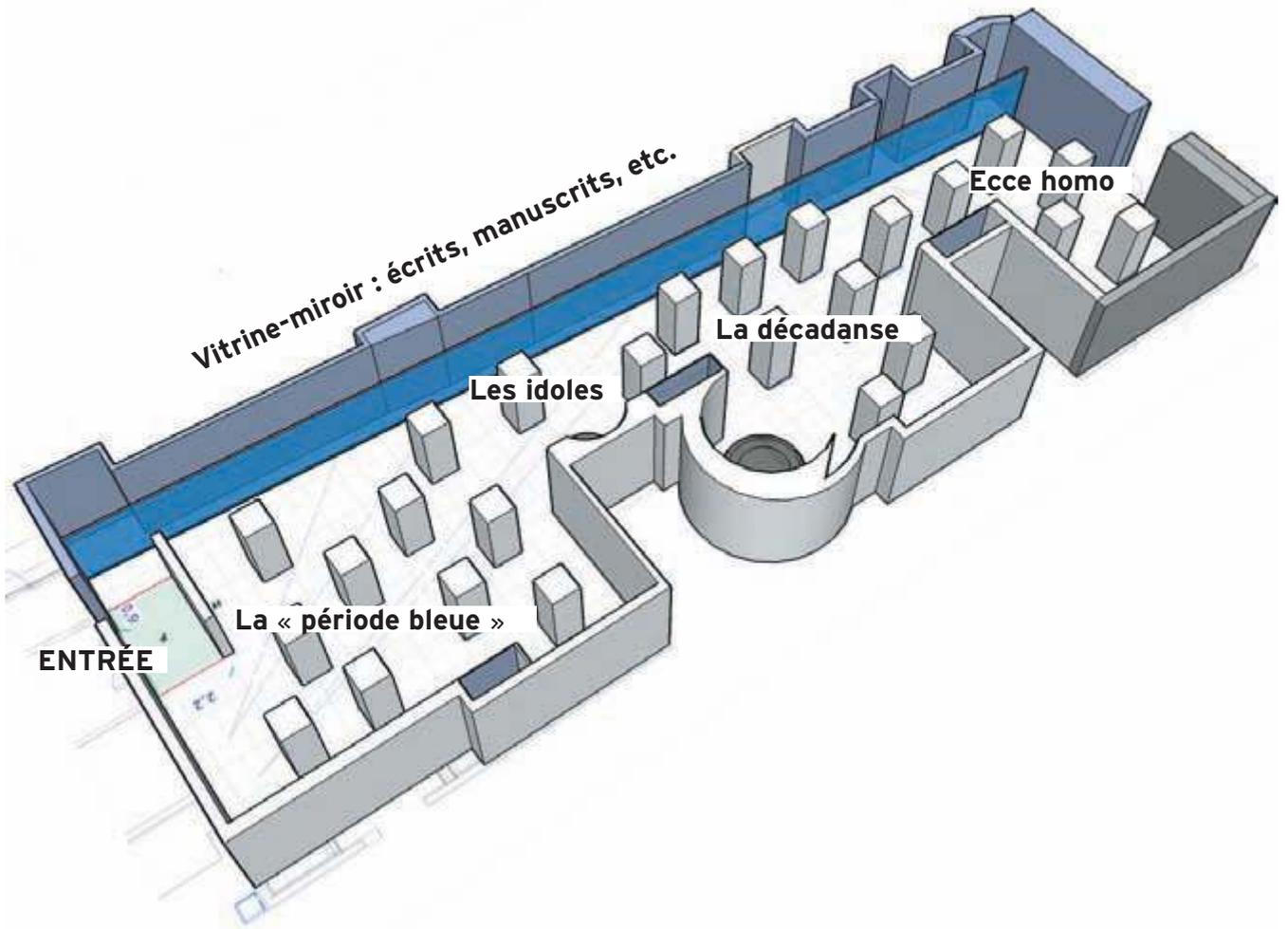
Odile Decq - « **Less aesthetics more ethics** » Création sonore - Lion d'or à la Biennale d'architecture de Venise - 2000

ILLUSTRATION SONORE

Défilés Prêt-à-Porter et Haute-Couture Prada, Givenchy, Balmain, Chloé, Marc Jacobs, Narciso Rodriguez, Martine Sitbon...

Radio J Wave – Tokyo Programmation musicale pour l'émission hebdomadaire « Hermès – L'air de Paris » - depuis 2006

Scénographie



Pendant quarante ans, Gainsbourg n'a cessé de créer des associations et des correspondances entre mots, images et musiques.

L'exposition est conçue comme une véritable mise en espace de ces trois dimensions, invitant à un voyage onirique dans l'univers de l'artiste. Un voyage qui sollicite l'imaginaire comme celui d'Alice de Lewis Carroll plusieurs fois convoqué par Serge Gainsbourg.

À la manière de Serge Gainsbourg et Jane Birkin dans le film de Jean-Christophe Averty *Melody Nelson*, réalisé pour la télévision en 1971, le visiteur se trouve plongé au cœur d'un univers poétique et sophistiqué, celui de l'artiste, de ses nombreuses références et sources d'inspiration.

Le parcours se présente comme une promenade sensible dans un dédale de totems thématiques de trois mètres de hauteur sur lesquels plusieurs centaines de supports lumineux présentent des documents photographiques et audiovisuels. Les images défilent et les sons se déplacent dans l'espace : écrans d'images synchronisés, composition sonore spatialisée... Le visiteur crée ses propres rythmes en passant d'une « époque » à l'autre...

Raccourcis, accélérés, flashback, raccords et faux raccords, le parcours de l'exposition s'apparente à un labyrinthe d'images et de sons.

Dans une longue vitrine, sur fond de miroirs, sont présentés les manuscrits et objets ; les jeux de miroirs, décuplant l'espace, réfléchissent les images à l'infini, à l'instar de l'univers kaléidoscopique de Gainsbourg.

Dans une plus petite salle, attenante à l'exposition, sont présentées plus de trois cents pochettes de disques enregistrés par Serge Gainsbourg et ses différents interprètes. Des bornes d'écoute permettent au visiteur de choisir les œuvres de Serge Gainsbourg qu'il souhaite écouter.

Scénographie : Lionel Guyon et Olivia Berthon

L'exposition s'articule autour de quatre grandes périodes :

La « période bleue » (1958 - 1965)

Les idoles (1965 - 1969)

La décadance (1969 - 1979)

Ecce homo (1979 - 1991)



I - La « période bleue » (1958-1965)

Le premier ensemble thématique du parcours retrace de manière romanesque les années d'apprentissage de Serge Gainsbourg, ses débuts de « peintre maudit » et ceux de « chansonnier prometteur ».

Dans les années vingt, Joseph Ginsburg, peintre et pianiste, quitte la Russie accompagné de sa femme Olga et rejoint la France par Constantinople. Des images de Crimée, prêtées par Jacqueline Ginsburg, sœur de Serge, évoquent leur région natale, qui est également celle de Tchekhov. Le Bosphore, lieu de passage obligé des émigrés russes à destination de l'Europe, est évoqué à travers le court-métrage de Maurice Pialat *La Corne d'or*. Un film de télévision des années soixante, *Lapin de Noël*, rappelle les cabarets russes qu'a toujours fréquentés Serge Gainsbourg à Paris.

Lucien Ginsburg naît à Paris en 1928. Il grandit dans le quartier de la Nouvelle Athènes (9^e arrondissement), entre la maison de George Sand et celle de Gustave Moreau, qu'il filme caméra au poing en 1982. Son père forme son goût pour une existence essentiellement vouée aux arts et à la création en l'initiant rigoureusement au piano et à l'étude des génies musicaux du XIX^e et du XX^e siècle, tels Stravinski et Chopin, dont il apprécie surtout les *Études* et les *Préludes*. À la TSF, il écoute deux interprètes légendaires, Alfred Cortot, le « *décrypteur* » de Chopin, et Horowitz, « *le génie du siècle* », mais aussi, à l'insu de son père, les rengaines populaires de Charles Trenet et les odes dramatiques de Fréhel, l'une des plus grandes chanteuses réalistes des années trente, qui le marquent et l'inspireront. Joseph Ginsburg, alors dans la formation de Fred Adison chez Maxim's, initie Lucien au jazz et à l'atmosphère des piano-bars.

Également encouragé par son père, Lucien suit les cours de dessin d'André Lhote, peintre post-impressionniste de renom, et de Fernand Léger, le célèbre inventeur du « tubisme », à l'Académie Montmartre. Il se destine à la peinture. À vingt-deux ans, il est « impressionné par les cubistes, les surréalistes et les post-impressionnistes ». Comme à-côté, il commence à jouer le pianiste dans les cabarets et les clubs de jazz de la rive droite, *Madame Arthur*, *Milord l'Arsouille* et *Les Trois Baudets*. Après « dix-sept ans de peinture, toiles, couleurs », celui qui voulait peindre sans tacher ses doigts ne trouve pas de mécène et abandonne la peinture l'année de ses trente ans. Son *Autoportrait* est présenté dans l'exposition comme l'un des rares témoignages de sa production picturale. En 1986, il confie : « Peut-être, aux yeux de certains atteints de cécité mentale, n'aurai-je jamais fait dans ma vie qu'un autoportrait de moi-même avec toutes les implications turbulentes d'un Francis Bacon ». Une photographie exceptionnelle de l'agence Roger Viollet le montre face à l'une de ses toiles, aujourd'hui disparue.

C'est la conjonction de deux rencontres qui décide Serge Gainsbourg à se détourner de la peinture : Boris Vian et Michèle Arnaud, les deux figures tutélaires de ses débuts. Alors encore infatué du clivage entre arts majeurs et arts mineurs asséné par son père, il découvre Boris Vian sur scène et est présenté à Michèle Arnaud, dont il est l'accompagnateur musical. Boris Vian, l'agitateur, le polygraphe, le producteur et l'amateur de jazz, le faiseur de chansons marrantes, cruelles et caustiques, est sur scène un véritable « choc » pour Lucien. Il se décide alors, au *Milord l'Arsouille*, à présenter ses compositions à Michèle Arnaud, qui les interprète dans un premier temps avant de le pousser sur scène. Inadapté au marché de l'art ou bien visionnaire au point de faire de l'image *autrement*, en 1958 Lucien Ginsburg abandonne à la fois sa première vocation et son nom. Il édite sous le patronyme de Serge Gainsbourg *Le Poinçonneur des Lilas*. « J'ai accosté sur les rivages terrifiants de la variété et j'ai laissé la peinture à la dérive. » (*À bout portant*, 1973)

À la fin des années cinquante, on ne dit plus d'une chanson qu'elle est intellectuelle, on dit qu'elle est rive gauche. Après avoir été rive droite aux côtés de la blonde Michèle Arnaud, Serge Gainsbourg obtient un passeport pour la rive gauche qui le mène à Saint-Germain-des-Près auprès d'une brune cette fois, Juliette Gréco, pour qui il écrit *La Javanaise*, hommage à la « java javanaise » de Boris Vian. Plus tard, en 1976, Serge Gainsbourg dédicace son premier long-métrage, *Je t'aime moi non plus*, à Boris Vian. Serge Gainsbourg, à l'instar de Brel et de Brassens, gagne les faveurs des thuriféraires de la chanson intellectuelle : Boris Vian, en prenant un recueil de textes de Cole Porter, lui dit qu'il a « la même prosodie, la même technique du rejet et de l'allitération » et l'écrivain Marcel Aymé signe un élogieux commentaire sur la pochette de son premier 33 tours.

Serge Gainsbourg a qualifié, non sans se référer avec humour à Picasso, de « période bleue » la première partie de sa carrière, marquée par une certaine mélancolie : le blues du poinçonneur qui, assujéti à une tâche vile, se crée un Éden mental ; l'illusion toujours déçue d'aimer et d'être aimé, comme l'expriment *Ce mortel ennui*, *Les Oubliettes* ou *En relisant ta lettre* ; ou bien la destruction salutaire par les paradis artificiels (*L'Alcool*, *Intoxicated Man*, *Coco and co*). *The Connection* (1960), la pièce de théâtre de Shirley Clarke sur la drogue, mise en scène par le Living Theater, marque durablement le chanteur par sa représentation esthétique du jazz. Les références à la poésie romantique, et parfois même la mise en musique de celle-ci (*Baudelaire*, *Le Rock de Nerval*, *La Nuit d'octobre*) et les emprunts au jazz et aux rythmes africains font de Serge Gainsbourg un personnage *étonnant* dans le panorama de la chanson réaliste française.



II - Les Idoles (1965-1969)

Au milieu des années soixante, les compositions rythmiques, « la musique atonale et les vers libres de la modernité », et les chansons à texte de Serge Gainsbourg sont jugées compassées par ses contemporains acquis au yéyé. Le yéyé, cette forme française et régressive de la pop anglaise, est le dénominateur commun des jeunes chanteurs et chanteuses à tubes qui parlent d'amour à un public de dix-sept ans d'âge. Gainsbourg explique à Denise Glaser, lors de l'émission *Discorama* du 16 juin 1963 : « La nouvelle vague c'est moi. Je me soucie peu du tirage de *Tintin* et je ne tiens pas à mettre un y à mon pseudonyme. Je pratique un autre métier, ça [le yéyé] c'est de la chanson américaine sous-titrée. La chanson française ne doit pas être à la remorque de l'Amérique, il faut prendre des thèmes modernes, chanter le béton, les tracteurs, le téléphone, l'ascenseur, pas seulement raconter, surtout quand on a dix-huit ans, qu'on s'aime, qu'on s'est quittés. Dans la vie moderne, il y a tout un langage à inventer. »

Après avoir défendu l'idée d'une variété procédant par emprunts à la grande musique et du réalisme en chanson, Gainsbourg « retourne [sa] veste [dont] la doublure est en vison ». Comme Charles Aznavour, lui aussi venu des cabarets, qui compose pour Johnny Halliday *Retiens la nuit* et pour Sylvie Vartan *La plus belle pour aller danser*, il offre à une autre idole des jeunes, France Gall, le succès de *Poupée de cire, poupée de son*, qui lui vaut le prix de l'Eurovision. Aidé de son arrangeur, Alain Goraguer, il devient un « auteur tubesque », jusqu'à créer plus d'une centaine de titres en 1967.

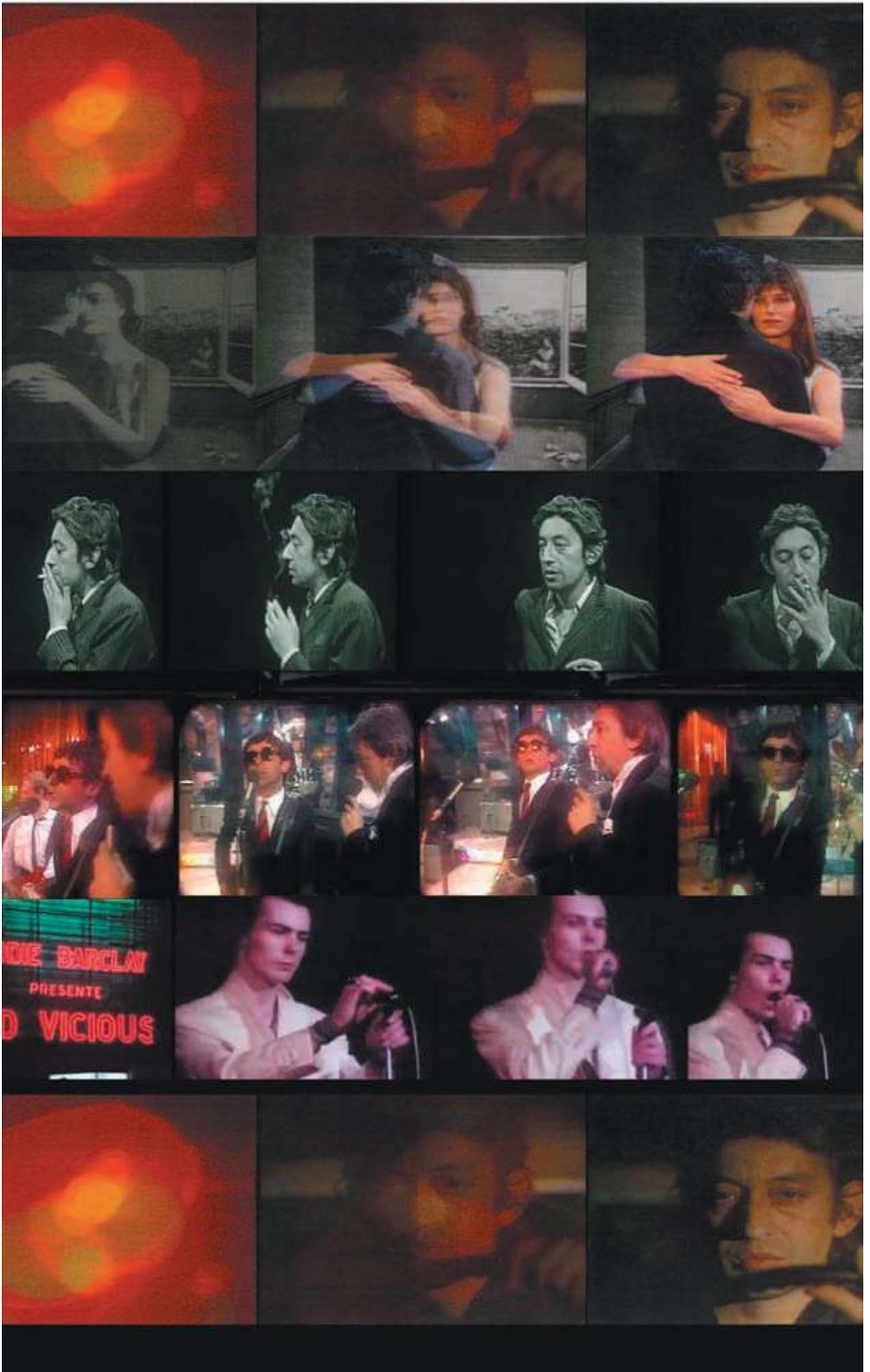
La deuxième partie de l'exposition insiste sur cette période de création prolifique, où Serge Gainsbourg passe du statut de « chansonnier prometteur » à celui de directeur artistique. Son apparition aux côtés de Jean Gabin dans *Le Pacha* promeut cette image de compositeur en vogue, habitué des studios d'enregistrement et caché par des volutes de fumée. L'abandon de la scène au profit des studios est contemporain de son intérêt pour la pop anglaise et les nouvelles idoles de la chanson. À ce titre, Serge Gainsbourg suit une trajectoire non sans ambiguïtés. D'une part, il définit un certain rock de studio à la française. Il importe dans sa musique les arrangements à l'anglaise, mâtime ses textes d'anglicismes qu'il murmure selon le procédé du *talk-over* et joue au « nègre blanc » à la manière de Mick Jagger. D'autre part, il s'attache les faveurs du grand public en signant plusieurs mélodies yéyées dans les textes desquelles il tourne en dérision les idoles : *N'écoute pas les idoles* ou *Les Sucettes* délicieusement perverses, écrit pour France Gall ou encore *Teenie Weenie Boppie*, qui traite en filigrane des effets du LSD sur une innocente jeune fille. En 1967, l'ORTF diffuse une comédie musicale produite par Michèle Arnaud et réalisée par Pierre Korálnik, *Anna*, qui réunit

l'avant-garde du cinéma, de la technique et de la chanson à une heure de grande audience. Anna Karina et Jean-Claude Brialy, issus de la Nouvelle Vague, sont les héros de la fiction, Victor Upshaw règle la chorégraphie et Serge Gainsbourg compose la musique en plus d'apparaître à l'écran aux côtés de Marianne Faithfull et d'Eddie Mitchell. Des extraits et des images exceptionnelles de *making-off* sont présentés.

Gainsbourg commence à collaborer avec William Klein, photographe new-yorkais précédemment chargé de la conception visuelle de *Zazie dans le métro*, pour qui il compose la musique de *Mister Freedom*, fantaisie pop art, proche de l'esprit comics, qui traite de l'invasion de la culture américaine en France. C'est le temps des super héros qui est mis en exergue : *Mister Freedom*, *Pravda la Survireuse* de Guy Peelleart, inspiré de Françoise Hardy, *Barbarella* et sa petite sœur *Marie Mathématique* de Jean-Claude Forest et surtout Brigitte Bardot dans *Comic Strip*.

Après avoir fait chanter Anna Karina, France Gall, Françoise Hardy, Mireille Darc et Valérie Lagrange, Serge Gainsbourg compose pour Brigitte Bardot, plus qu'une idole, l'icône française, une série de chansons mémorables créées au *Bardot Show* le 31 décembre 1967 : *Harley Davidson*, *La Bise aux hippies*, *Bonnie and Clyde* et *Contact*, dont l'exposition montre l'importance. Leur collaboration artistique prend la forme d'une liaison adultère scandaleuse à la Cité des Arts, où il réside alors, qui mène à la création du sulfureux duo *Je t'aime moi non plus*, ode à l'amour physique. Brigitte Bardot en interdit finalement la diffusion... qui n'est que retardée. La fin de cette liaison, quelques mois plus tard, inspire à Serge Gainsbourg un moment de bravoure, immortalisé par la caméra d'Yves Lefebvre dans le très bel *Essai sur la naissance d'une chanson*. En 1968, accompagné par l'arrangeur des Rolling Stones, Arthur Greenslade, il enregistre *Initials B.B.* dans les Chappell Studios de Londres, pur collage combinant une déconstruction de la *Symphonie « du Nouveau Monde »* d'Anton Dvorák et un pastiche du *Corbeau* d'Edgar Allan Poe. Brigitte Bardot y est magnifiée, sublimée comme une idole dont l'image lointaine se brouille et disparaît dans le brouillard anglais. Le film *Vie privée* de Louis Malle en livre cette vision poétique.

En septembre 1973, dans l'émission *À bout portant*, Gainsbourg déclare : « Je ne suis qu'un poète assassiné par la société de consommation ». Si les années soixante marquent le début de sa collaboration avec l'industrie phonographique et de sa célébrité auprès du grand public, elles mettent également en exergue toute l'ambiguïté de ses créations, qui réside dans cette oscillation entre le divertissement et l'avant-garde, l'utilisation des recettes commerciales à succès et la recherche de la nouveauté, le cynisme et la sincérité.



III - La Décadance (1969-1979)

Le scandale international provoqué par la diffusion de *Je t'aime moi non plus*, « la première chanson *hard* jamais écrite dans les arts mineurs », enregistré par Jane Birkin une octave plus haut que Brigitte Bardot, ouvre une période de dix ans d'intenses créations qui franchissent amplement les frontières, tant musicales que thématiques, de la variété française.

La rencontre fortuite de Serge Gainsbourg et de Jane Birkin sur le tournage de *Slogan* est celle, comme l'a dit le réalisateur Pierre Grimblat « d'un personnage secret, irritant, caustique, ironique, et d'une femme-enfant, une femme-fleur, un petit animal tout naturel, plein de grâce ». Le parcours de l'exposition, en présentant les bouts d'essais de Marisa Berenson, pressentie pour le rôle, et ceux de Jane Birkin, ainsi qu'un extrait du film, insiste sur la naissance médiatique du couple le plus sulfureux des années soixante-dix. Un extrait du documentaire-fiction, réalisé par Agnès Varda en 1987 et rarement diffusé, *Jane B. par Agnès V.*, présente aux visiteurs, diapositives à l'appui, « Jane *Blow-up* Birkin », qui inspire à Serge Gainsbourg cinq albums musicaux. Le réalisateur d'*Anna*, Pierre Koralnik, conçoit en 1970 un polar baroque et sensuel, *Cannabis*, qui consacre leur couple. La musique, dédiée à Jimi Hendrix et Béla Bartók, est composée par Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier, qui débudent leur fructueuse collaboration.

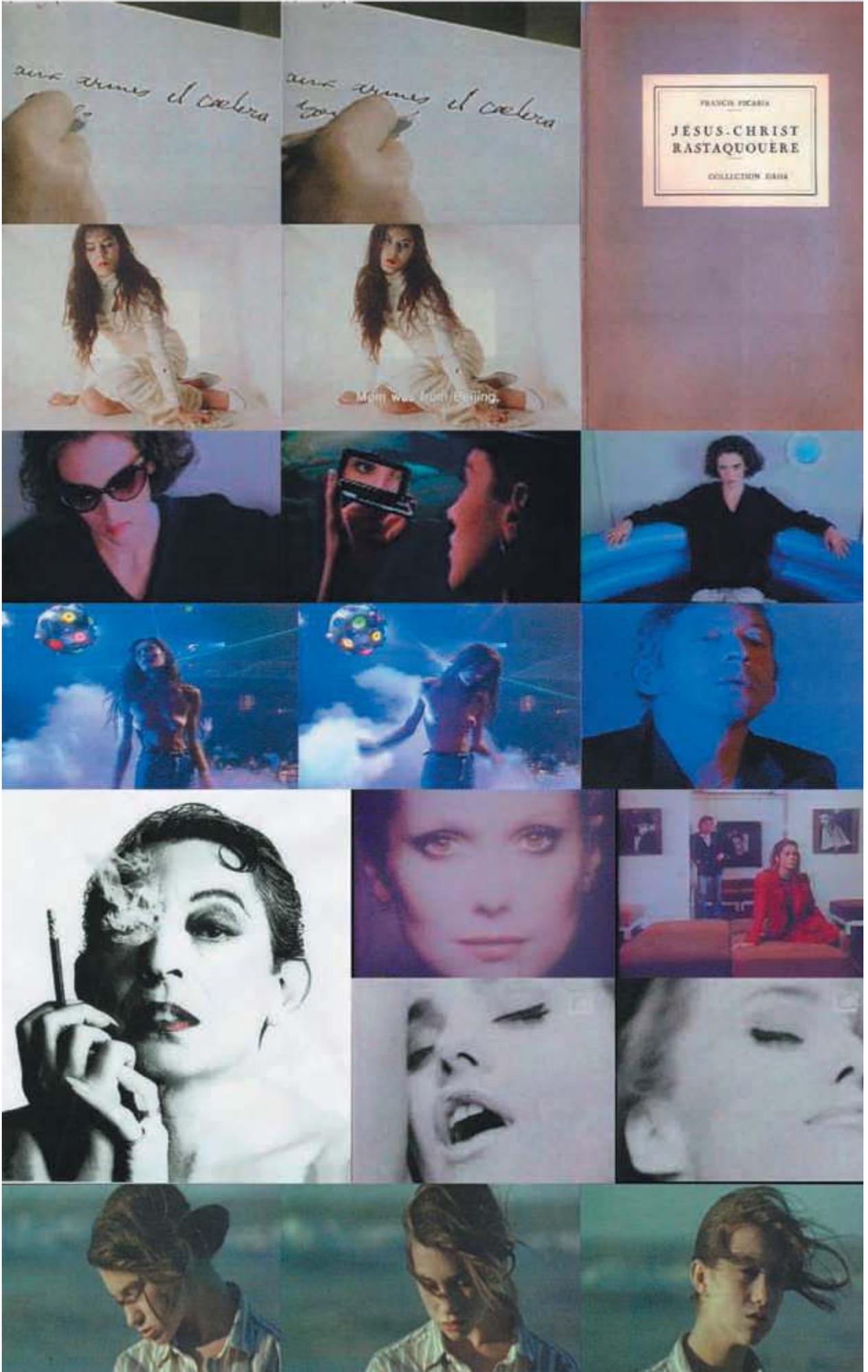
Serge Gainsbourg, avec *69, année érotique* et *La Décadance*, met en scène l'*Éros* de son couple, au point d'en faire une image publicitaire, comme le montre une photographie d'Helmut Newton. Gainsbourg jouant des vingt années qui le séparent de Jane Birkin, les références à *Lolita* et au personnage « nympholeptique » d'Humbert Humbert deviennent prégnantes avec *Jane B.*, ou encore avec l'album *L'Histoire de Melody Nelson* (1971), qui narre l'histoire d'amour fatale entre un homme mûr et une jeune fille « de quatorze automnes et quinze étés », inaugurant en France, dans le sillage de *La Mort d'Orion* de Gérard Manset, le principe de concept-album, ensemble musical et narratif.

L'exposition consacre une large section à *L'Histoire de Melody Nelson* en diffusant l'adaptation télévisuelle de Jean-Christophe Averty dans son intégralité et en projetant des photographies inédites de Tony Frank pour la pochette. C'est à partir de cet album, dont l'importance se juge à l'aune de sa postérité, que Gainsbourg suscite réellement l'intérêt des publics et de la presse rock, définissant ainsi, plus qu'un genre de musique, une « éthique de la personnalité ». Dès lors, Gainsbourg fait figure de dandy, animé par la mise en scène de soi, la transgression des valeurs établies et le privilège de l'art sur la vie. Cette posture dandy se reflète dans l'une de ses plus belles créations des années soixante-dix : « l'hôtel particulier » de la rue de Verneuil. C'est dans un univers tapissé de noir, qui rappelle celui de l'appartement

parisien de Salvador Dalí, que Gainsbourg recrée un cabinet de curiosités digne de Des Esseintes, le héros d'*À rebours* de Huysmans. Il exprime son goût pour les œuvres d'art de Paul Klee et Dalí, le mobilier du XIX^e siècle et l'atmosphère feutrée des intérieurs décadents. L'escalier de la maison est orné de ce que Gainsbourg a voulu être « un chemin de croix des photos de Marilyn », qui conduit à celle de son corps mort à la morgue et mène à une bibliothèque mêlant des dictionnaires anatomiques, des manuels de médecine et des recueils de poésie. L'installation de la rue de Verneuil trahit l'obsession de la mise en scène de Gainsbourg, toujours nourrie par sa prime formation de peintre, qui trouve en 1976 son expression la plus complète dans la réalisation cinématographique de *Je t'aime moi non plus*. En déclarant : « mon écriture cynique n'est pas un genre mais une vision », Gainsbourg s'impose comme un faiseur d'images. L'esthétique de son film, que l'exposition met en valeur, est inspirée par les compositions hyperréalistes de David Hockney, pour le bleu saturé du ciel, et d'Edward Hopper, pour la profondeur de champ et le grand angle.

C'est au travers de ses trois concept-albums que Serge Gainsbourg radicalise l'expression de ses thèmes de prédilection : *Vu de l'extérieur* (1973) vise la scatologie, *Rock Around the Bunker* (1975), aidé de la voix de Clara Torry, qui a participé au *Dark Side of the Moon* des Pink Floyd, traite sur le mode *rockabilly* des perversions nazies et *L'Homme à Tête de chou* (1976), du triolisme et du meurtre passionnel. Serge Gainsbourg, par le privilège qu'il donne aux thèmes sombres, s'inscrit dans la lignée américaine de *Berlin* de Lou Reed.

En 1977, le punk français, plus mondain et littéraire que sa branche anglaise, en voulant réinventer la vie, découvre dans les créations de Gainsbourg un univers provocant de « la couleur du smoking ». L'album *Rock Around the Bunker* s'inscrit dans la vague rétro des années soixante-dix, qui cultive une fascination cynique et perverse pour le nazisme, évoquant tout autant *Les Damnés* de Visconti que l'esthétique de Fassbinder et Ingrid Caven. Et il annonce surtout les provocations futures des punks. Gainsbourg affichait sur son Steinway deux portraits, l'un de Chopin et l'autre de Sid Vicious. C'est cette combinaison paradoxale de la *high culture* et de la *low culture* qui séduit le groupe Bijou, qui reprend *Les Papillons noirs*, et le chroniqueur de *Libération*, Alain Pacadis, dont l'interview croisé avec Gainsbourg publié dans *Façade* est révélateur de cette affiliation nouvelle. Gainsbourg a abandonné la scène dans les années soixante pour se consacrer durant la décennie suivante à la création en studio et à ses « films et [ses] bouquins... [son] côté artiste » ; c'est la nouvelle vague du rock qui l'incite à nouveau à monter sur scène, avant qu'il ne devienne une icône nationale.



IV – Ecce Homo (1979–1989)

La dernière partie de l'exposition traite des années quatre-vingt qui, pour Serge Gainsbourg, s'ouvrent sur un nouveau coup d'éclat d'envergure politique cette fois. La version reggae de *La Marseillaise* l'inscrit dans une dynamique iconoclaste à l'instar de Jimi Hendrix avec *Star-spangled Banner* et des Sex Pistols avec *God Save the Queen*.

À la fin des années soixante-dix, le directeur artistique de Serge Gainsbourg, Philippe Lerichomme, organise à Kingston, en Jamaïque, une rencontre avec les musiciens de Bob Marley, Sly Dunbar et Robbie Shakespeare, et ses choristes, les I Three, qui permet l'édition d'*Aux armes etc.* Toute une partie de l'espace est consacrée à la réunion de ces différents talents, à la culture *rastafari* que Gainsbourg contribue à faire connaître en France et au scandale qu'elle provoque. Des photographies inédites de 1979 de Lord Snowdon et de Philippe Lerichomme, documentées par des images invitant à la rêverie de Bob Marley et du *Negusa Nagast*, Hailé Sélassié, et celles du concert mythique au Palace, dans un décor créé par Gérard Garouste, témoignent du voyage du chanteur et de son retour au *live*. Deux documents audiovisuels des archives de l'INA évoquent également les faits marquants qui ont suivi la diffusion sur les ondes d'*Aux Armes etc.* : les paras à Strasbourg en 1980 et l'achat aux enchères, en 1981, du manuscrit original de Rouget de Lisle par Gainsbourg.

L'importation du reggae dans la musique française donne lieu à un deuxième album en 1981, *Mauvaises Nouvelles des étoiles*, produit par la même équipe artistique et enregistré au studio mythique de Chris Blackwell à Nassau, qui scelle l'ouverture de Serge Gainsbourg au mixage des cultures, générique dans les années quatre-vingt. Pensons à la chanson *Bana Basadi Balalo* en dialecte bantou et aux Talking Heads à la même époque. Cette nouvelle fascination de Gainsbourg pour l'Afrique et sa rythmique l'amène, après avoir expérimenté les formes du reggae, à renouer avec le blues et le jazz. Il travaille les vieilles références de ses années jazz, tels Billie Holiday et Louis Armstrong, dans *Gloomy Sunday*, *Amour sans amour* ou *Vieille Canaille*. Il réalise en 1982 pour la télévision un pastiche en noir et blanc de *Scarface* (1932) d'Howard Hawks, *Scarface 82*, avec Daniel Duval et Jane Birkin. Au cinéma, son deuxième long-métrage, *Équateur*, avec Barbara Sukowa, l'une des égéries de Fassbinder, et Francis Huster, tourné en Afrique et basé sur le roman de Georges Simenon, *Coup de lune*, a pour toile de fond la tyrannie sadique exercée par les colons européens sur les indigènes. Les contre-jours de sa photographie sont calqués sur le cinéma hollywoodien des années quarante : *Le Facteur sonne toujours deux fois* (1946) de Tay Garnett et *King Kong* de Schoendsack (1949), dont deux extraits figurent dans le parcours.

En 1984, Gainsbourg enregistre *Love on the Beat* au légendaire Power Station de New-York avec Billy Rush, n'ayant pu avoir Nile Rodgers, le producteur de *Let's Dance* de David Bowie. Cet album électro-funk le fait collaborer à nouveau avec William Klein, qui réalise une pochette très subversive : Gainsbourg y est travesti à la manière d'Andy Warhol. L'album évoque crûment l'inceste, l'homosexualité, la drogue. Gainsbarre, le double médiatique et volontairement déviant de Serge Gainsbourg, est né. Comme Ubu pour Alfred Jarry ou Rose Sélavy pour Marcel Duchamp, Gainsbarre est un personnage-transfert, un héros négatif, qui reflète une image sans complaisance de la société en en transgressant les tabous.

Les années quatre-vingt, placées sous le signe du mixage des cultures, des genres et des modes, sont celles de la signature pour Gainsbourg. Tel un metteur en scène, il écrit des titres pour les actrices Isabelle Adjani, qui chante *Beau oui comme Bowie*, et Catherine Deneuve, photographiée par Helmut Newton sur la couverture de son album. Serge Gainsbourg signe les textes chantés par Vanessa Paradis, dont le clip *Tandem* est réalisé par Jean-Baptiste Mondino, et devient une caution dans la publicité, avec *Gini* par exemple, en étant reconnu pour son art du slogan très maîtrisé, tandis que ses photographies de Bambou, publiées sous le titre *Bambou et les poupées*, révèlent des fantasmes érotiques proches des visions surréalistes de Hans Bellmer.

Mais au-delà du masque médiatique et audiovisuel de Gainsbarre, Serge Gainsbourg se découvre en toute sincérité dans le cinéma *underground*. « La chanson c'est mon côté métier, le cinéma et les bouquins mon côté artiste ». Malgré la perplexité des critiques et l'ambiguïté nabokovienne de leur thème, *Charlotte for Ever* (1987) demeure une déclaration d'amour adressée à sa fille et *Stan the Flasher* (1990) exprime les souffrances d'un esthète à la morphologie ingrate. Les images du *Sacré grand-père* Michel Simon, avec qui Gainsbourg a commencé sa carrière cinématographique, et sa confession sur le divan d'Henry Chapiro dévoilent, à la fin du parcours, un panel d'émotions pudiques, alors toujours réprimées.

Serge Gainsbourg, à la manière d'Andy Warhol à la fin de sa vie, joue de son image avec les médias, tout en cultivant dans l'intimité de la rue de Verneuil un goût toujours très prononcé pour la culture classique, combinant *otium* et *negotium*, la pluridisciplinarité de ses talents à la volonté de faire de sa vie une œuvre.

Quelques œuvres de l'exposition

(détail)



Claude Lalanne (née à Paris en 1925)

L'Homme à tête de chou, vers 1969

Sculpture. Cuivre galvanique/cire, empreinte élastomère, soudure laiton, polyuréthane

Collection Charlotte Gainsbourg

Crédit photo : Serge Anton

Gainsbourg explique que *L'Homme à tête de chou*, sculpture de Claude Lalanne, lui a inspiré le concept-album du même nom : « J'ai croisé *L'Homme à tête de Chou* à la vitrine d'une galerie d'art contemporain. (...) Sous hypnose, j'ai poussé la porte, payé cash, et l'ai fait livrer à mon domicile. Au début, il m'a fait la gueule, ensuite il s'est dégelé et a raconté son histoire. Journaliste à scandales tombé amoureux d'une petite shampooineuse assez *chou* pour le tromper avec des *rockers*, il la tue à coups d'extincteur, sombre peu à peu dans la folie et perd la tête qui devient *chou*. »



Serge Gainsbourg

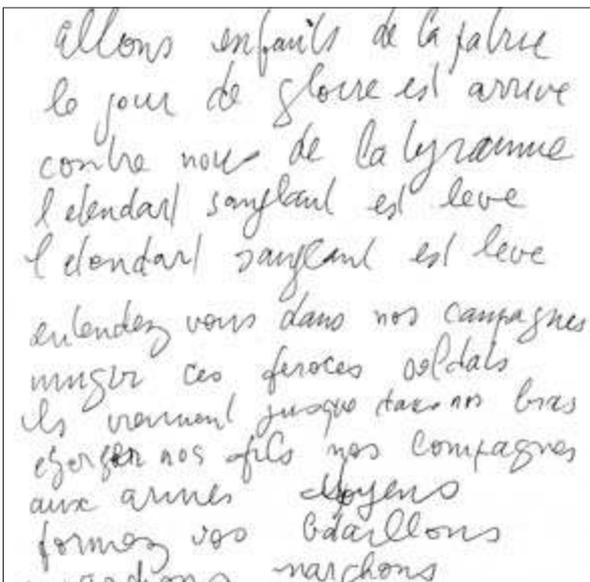
L'Homme à tête de chou, 1976

Manuscrit autographe

Collection Andrew Birkin

Paroles et musique de Serge Gainsbourg

© 1977 by Melody Nelson Publishing



Serge Gainsbourg

Aux armes et caetera, 1979

Manuscrit autographe

Collection Charlotte Gainsbourg

Texte de Claude-Joseph Rouget de Lisle

Musique de S. Gainsbourg © 1979 by Melody Nelson Publishing

En 1979, Serge Gainsbourg réalise une version reggae de l'hymne national, intitulée *Aux armes et caetera*, provoquant l'ire des milieux conservateurs. Le manuscrit original de Rouget de Lisle *L'Hymne des Marseillais* est acquis en salle des ventes par Serge Gainsbourg en 1981, une façon de montrer son inscription dans une tradition nationale, lui à qui l'on avait reproché ses origines juives et étrangères. C'est aussi une provocation supplémentaire de la part de celui qui osa entonner l'hymne national *a cappella* face à un public hostile de « paras » à Strasbourg en 1980.



Paul Klee (1879-1940)

Schlimme Botschaft von den Sternen [Mauvaises Nouvelles des étoiles], 1913-32

Plume sur papier et carton

Collection Charlotte Gainsbourg

Crédit photo : Serge Anton

Le dessin de Paul Klee a inspiré le titre de l'album de 1981 : *Mauvaises Nouvelles des étoiles*.

« Klee était violoniste. Violoniste de calibre professionnel. Son inspiration vient de là ; à la fois comique, élégiaque, tragique. J'aime entendre sa petite musique, ses *Mauvaises Nouvelles des étoiles* que j'ai sous les yeux. C'est Klee qui disait : 'Ni serviteur ni maître, l'artiste est pur intermédiaire'. »

Serge Gainsbourg, Entretiens avec Frank Maubert, 1986



Uberto Guidotti

Serge Gainsbourg à la Cité des Arts à Paris, novembre 1967

Crédit photo : Uberto Guidotti/Elle/Scoop

Gainsbourg avait un portrait de Chopin sur son piano lorsqu'il habitait à la Cité des Arts (décembre 1965-début 1968).

Frédéric Chopin est l'une des références principales de Gainsbourg tout au long de sa vie. *La Valse de l'au-revoir* de 1962 reprend le titre de la *Valse « de l'adieu »* de Chopin. L'inspiration est aussi musicale : le *Prélude op. 28 n° 4* pour le thème de la chanson *Jane B.* en 1969, *Étude op. 10 n° 3 en mi majeur* pour *Lemon Incest* en 1984 ou *Étude op. 10 n° 9 en fa mineur* pour *Dépression au-dessus du jardin* et le thème du film de William Klein, *Mode in France*, en 1985.



Serge Gainsbourg (1928-1991)

Autoportrait, 1957

Gouache sur papier collé sur carton

Collection Jacqueline Ginsburg

Crédit photo : Stefano Bianchetti

Serge Gainsbourg voulait être peintre. Dès 1940, il s'inscrit à l'Académie Montmartre et suit les cours d'André Lhote, puis de Fernand Léger. « J'avais suivi un enseignement classique : le dessin, sanguine et fusain, Delacroix, Manet, les cubistes, les expressionnistes, les surréalistes. Je croyais me chercher, en fait j'étais paumé... Mais en *flash-back* et à l'analyse de cette cruelle destinée, au bout du compte, je ne dois rien à personne... Un jour, peut-être, je ferai une toile... unique. »

Serge Gainsbourg, Entretiens avec Frank Maubert, 1986



Marionnettes

Tissu, bois et matériaux divers
Collection Charlotte Gainsbourg
Crédit photo : Serge Anton

Ces marionnettes à l'effigie de Serge Gainsbourg se trouvent au rez-de-chaussée de sa maison du 5 bis, rue de Verneuil. Elles sont un exemple emblématique de l'installation totale réalisée par l'artiste dans sa maison.

Dans l'exposition sera aussi présentée la collection des médailles rassemblées par Serge Gainsbourg au fur et à mesure de ses « rencontres » avec les policiers parisiens...



Salvador Dalí (1904-1989)

La Chasse aux papillons, 1929-1930
Encre sur papier
Collection Charlotte Gainsbourg
Crédit photo : Serge Anton

Gainsbourg était fasciné par le surréaliste Salvador Dalí, aussi bien pour son talent de peintre et dessinateur que pour le personnage de légende qu'il a su créer. Il acquiert ce « petit Dalí 1930 » en 1969, au moment de l'achat de la maison de la rue de Verneuil. C'est la visite de l'appartement parisien de Dalí pendant ses années de peintre qui a inspiré à Gainsbourg la mise en scène de la rue de Verneuil : « J'y ai passé quelques nuits sublimes, y découvrant le luxe et la splendeur. Déterminant pour mon goût du luxe, de l'absurde, et la forme future de mes appartements. »

Serge Gainsbourg, Entretiens avec Frank Maubert, 1986

Stefan de Jaeger né en Belgique en 1957

Portrait de Bambou, 1981
Collage de polaroids
Collection Charlotte Gainsbourg
Crédit photo : Serge Anton

Deux portraits, l'un de Serge Gainsbourg, l'autre de Bambou ont été réalisés en 1981 selon une technique qui consiste à prendre, sous des angles différents, plusieurs polaroids d'un même sujet et à les assembler pour créer un tableau. Le portrait de Bambou est le fruit d'une commande ; en revanche, celui de Serge Gainsbourg a été acquis par lui après sa réalisation.

Les deux portraits se trouvent rue de Verneuil.

(détail)



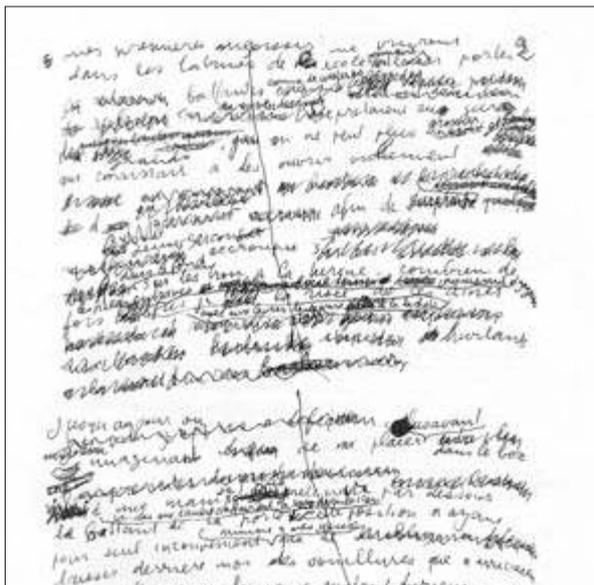
(détail)



Serge Gainsbourg

Poupée de cire, poupée de son, 1965
 Partition manuscrite autographe
 Collection Charlotte Gainsbourg
 Copyright : Melody Nelson Publishing

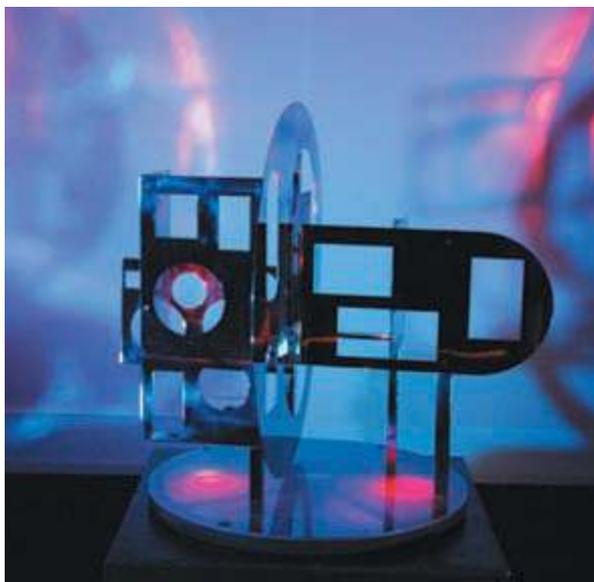
À partir du milieu des années soixante, Serge Gainsbourg écrit pour les idoles des yéyés : France Gall, Françoise Hardy, Mireille Darc, Brigitte Bardot, Petula Clark...
 En 1965, il écrit *Poupée de cire, Poupée de son* qui donne à France Gall le Prix de l'Eurovision, et à Serge Gainsbourg la notoriété. France Gall personnifie alors le type de Lolita que Serge Gainsbourg a mise en scène.



Serge Gainsbourg

Manuscrit autographe du roman *Evguénie Sokolov*, 1980
 Collection Charlotte Gainsbourg
 Copyright : éditions Gallimard

Le premier et dernier roman de Serge Gainsbourg, *Evguénie Sokolov*, paraît en 1981 chez Gallimard, « la Rolls de l'édition », comme Gainsbourg aimait à le dire. Le roman, entièrement rédigé à la main puis corrigé, raturé, biffuré à la plume sur le tapuscrit, traite de la vie d'un artiste pétomane et critique le milieu de l'art contemporain, à l'aide d'un style dense, précieux et chirurgical dans la lignée des écrivains de la fin du XIX^e siècle.



Nicolas Schöffer (1912-1992)

Lux, 1967
 Collection particulière
 Crédit photo : Éléonore Schöffer/ADAGP

En 1967, Serge Gainsbourg participe au *Bardot Show*, véritable ode cathodique à Brigitte Bardot diffusée le 31 décembre, pour lequel il crée *Harley Davidson*, *Bonnie and Clyde* et la chanson *Contact*. Brigitte Bardot, vêtue d'une robe signée Paco Rabanne, interprète cette chanson dans les espaces de l'une des premières expositions d'art cinétique au Musée d'Art moderne de la ville de Paris, *Lumière et Mouvement*. L'exposition recrée, grâce au prêt exceptionnel de *Lux*, l'atmosphère de ce moment de télévision futuriste, qui condense l'avant-garde de l'art et de la mode des années soixante.

Visites de l'exposition Serge Gainsbourg

Visites guidées

Le Musée propose au **public individuel et aux groupes**, adolescents et adultes, ainsi qu'**aux groupes de publics handicapés**, des visites guidées pour découvrir l'exposition et explorer la démarche artistique de Gainsbourg.

Pour les individuels

Présentations gratuites de l'exposition d'une durée de 30 minutes

Tous les samedis et dimanches du 28 octobre au 1^{er} mars et du mardi au dimanche pendant les vacances de la Toussaint, de Noël et d'hiver à 14h, 15h et 16h.

Accès libre avec le billet d'entrée de l'exposition

Pour les groupes constitués

Des visites générales et des visites-ateliers permettront d'appréhender le monde de Gainsbourg et de replacer cette forte personnalité dans le contexte de l'époque.

• Visite générale *Gainsbourg et cætera*

pour les groupes adultes, les classes de la 5^e à la Terminale et les étudiants

Véritable immersion dans plus de quarante ans de notre culture, cette visite explore l'œuvre protéiforme de Gainsbourg et révèle les influences croisées entre cet artiste et son époque.

Du 28 octobre au 1^{er} mars. Durée : 1h30. Tarif groupe adultes : 220 €

Tarif classes : 80 €

• Visite-atelier *Comic Strip*

À l'image de la chanson *Comic Strip*, les jeunes récréent la bande-son d'une des vidéos de l'exposition à l'aide de jeux vocaux et d'instruments de musique. Animée par un conférencier, cette visite a lieu dans l'exposition puis dans une salle d'atelier.

Les jeudis matins du 6 novembre au 12 février • Pour les classes de la 5^e à la Terminale et étudiants • Durée : 2h30. • Tarif 100 € • 28 élèves maximum

• Visite-atelier *Kaléidoscope*

Cette visite propose de découvrir la démarche artistique de Serge Gainsbourg par l'interprétation de ses chansons dans des styles inattendus, du classique au rock.

Les vendredis matins du 7 novembre au 13 février

Pour les classes de la 5^e à la Terminale et étudiants • Durée : 2h30.

Tarif 100 € • 28 élèves maximum

Pour les publics handicapés

Afin de poursuivre la volonté du Musée de la musique d'accueillir tous les publics, l'exposition **Serge Gainsbourg** propose une accessibilité adaptée à chaque type de déficience.

En plus des visites libres possibles, des visites encadrées par des conférenciers formés à l'accueil des **publics handicapés** et des outils spécifiques sont mis en place : images tactiles, textes en braille et en gros caractères, audiodescription, visites tactiles et en lecture labiale...

• *Gainsbourg et cætera*

 Cette visite audiodescriptive plonge les visiteurs dans l'univers littéraire et sonore de Serge Gainsbourg. Des éléments tactiles facilitent la découverte de l'exposition.

 Visite en lecture labiale et immersion dans quarante années de culture française à travers un parcours sonore et visuel.

Du 28 octobre au 1^{er} mars. Durée : 1h30. Tarif 50 € par groupe

• *Allons enfants de la musique*

 Découverte de l'univers de Gainsbourg puis en atelier, exploration des correspondances musicales et jeux sur les mots et les sons.

Du 28 octobre au 1^{er} mars. Durée : 2h. Tarif 50 € par groupe

 L'ensemble des espaces d'exposition est accessible aux personnes à mobilité réduite.

 Les chiens-guides sont admis dans l'exposition.

HORAIRES

Du mardi au jeudi de 12h à 18h

Vendredi et samedi de 12h à 22h

Dimanche de 10h à 18h

Ouverture exceptionnelle jusqu'à 20h

les soirs de concerts des cycles *Les années Gainsbourg* (du 22 au 28 octobre et le 21 février)

TARIFS

Entrée de l'exposition : 8 €

Pour les moins de 18 ans et les personnes handicapées : 4 €

Manifestations associées

En marge de l'exposition, la Cité de la musique rendra hommage à Serge Gainsbourg au travers de deux cycles de concerts, notamment la reconstitution du concept-album « *L'Histoire de Melody Nelson* » et l'interprétation des œuvres de Gainsbourg par de jeunes artistes de la nouvelle scène expérimentale japonaise. Le Musée accueillera également un concert-promenade et un week-end entier des films seront consacrés à Serge Gainsbourg...

Cycle de concerts

Les Années Gainsbourg I

MERCREDI 22 ET JEUDI 23 OCTOBRE 2008 CITÉ DE LA MUSIQUE
Melody Nelson* et *L'enfant assassin des mouches

Première partie ***L'Enfant assassin des mouches***
Musique et arrangements de Jean-Claude Vannier
Histoire de Serge Gainsbourg

Seconde partie ***Histoire de Melody Nelson***
Musique de Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier
Paroles de Serge Gainsbourg
Arrangements de Jean-Claude Vannier

Orchestre Lamoureux | Le Jeune Chœur de Paris
Jean-Claude Vannier, direction
et de nombreux artistes invités

Coproduction Cité de la musique, Orchestre Lamoureux
Tarif 39 €, 1^{re} catégorie uniquement

VENDREDI 24 OCTOBRE 2008 CITÉ DE LA MUSIQUE
La « Gainsbourgmania » japonaise

Première partie : **Jon The Dog**
Seconde partie : **Kenso Saeki**

Programmation conçue en collaboration avec Jos Auzende
Tarif 18 €

SAMEDI 25 OCTOBRE 2008 CITÉ DE LA MUSIQUE
« *Blonde Redhead meets Gainsbourg* »

Tarif 30 €, 1^{re} catégorie uniquement

MARDI 28 OCTOBRE 2008 CITÉ DE LA MUSIQUE

Arabesque
Jane Birkin

Tarif 39 €, 1^{re} catégorie uniquement

Les Années Gainsbourg II

SAMEDI 21 FÉVRIER 2009 CITÉ DE LA MUSIQUE
Daniel Darc

Tarif 30 €, 1^{re} catégorie uniquement

MERCREDI 25 FÉVRIER 2009 SALLE PLEYEL
« *John Zorn & Tzadik* présentent la musique de Serge Gainsbourg »

Sean Lennon, Elysian Fields, Marc Ribot & Ceramic Dog / Esther Balint, Cyro Baptista & Banquet of the Spirits, John Zorn...

Tarif 60 € • 45 €

Projections de films

Un week-end de projections (en partenariat avec l'INA) accompagnées de rencontres, sera proposé au public le samedi 25 et le dimanche 26 octobre, de 15h à 23h.

SAMEDI 25 OCTOBRE, DE 15H À 17H30

15H : *Dernières Nouvelles des étoiles*

Film de Babeth Si Ramdane

France, 2000, 52 minutes

Des témoignages de proches qui révèlent l'immense tendresse, la générosité et l'humour de Serge Gainsbourg.

16H : *Les Quatre Vérités*

Film de Jacques Busnel et André Flédérick

France, 1967, 21 minutes

Interview de Serge Gainsbourg : ses souvenirs de famille, ses débuts dans la chanson, sa carrière d'acteur et son travail de compositeur de musique de films.

16H30 : *Enquête sur une vie d'artiste*

Émission de Pierre Desfons

France, 1982, 57 minutes

Serge Gainsbourg a écrit le scénario et les musiques de cette émission consacrée à sa vie. Il engage un détective privé pour enquêter sur « Gainsbarre ».

Tarif 8 €

SAMEDI 25 OCTOBRE, 18H

L'Univers cinématographique de Serge Gainsbourg

Rencontre avec Michel Brethez, ingénieur du son, Willy Kurant, directeur de la photographie et Babeth Si Ramdane, chef monteuse.

Entrée libre sur réservation

SAMEDI 25 OCTOBRE, DE 20H À 23H

20H : *Scarface*

Film de Howard Hawks

États-Unis, 1932, 90 minutes

L'ascension et la chute du petit truand Tony Camonte dont Gainsbourg réalise un remake qui sera diffusé en début de séance.

22H : *Je t'aime moi non plus*

Film de Serge Gainsbourg

France, 1975, 90 minutes

Drame intimiste entre deux camionneurs homosexuels et une jeune femme androgyne.

Tarif 8 €

DIMANCHE 26 OCTOBRE, DE 15H À 17H

15H : *Marie-Mathématique*

Réalisation de Jacques Ansan

Scénario et dessins de Jean-Claude Forest

Musique de Serge Gainsbourg

France, 1965/1966, 30 minutes

Une série de films d'animation mettant en scène une jeune héroïne de science-fiction.

15H30 : *Les Livres de ma vie*

Émission Bibliothèque de poche

France, 1968, 20 minutes

Gainsbourg se remémore les ouvrages qu'il a appréciés.

16H : *Essai sur la naissance d'une chanson :*

Initials B.B. de Serge Gainsbourg

Produit et réalisé par Yves Lefebvre

Royaume-Uni, 1968, 13 minutes

L'enregistrement en studio de *Initials B.B.*

16H30 : *Melody*

Réalisation Jean-Christophe Averty

Musique de Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier

France, 1971, 32 minutes

Adaptation du premier concept-album de Gainsbourg,

L'Histoire de Melody Nelson.

Tarif 8 €

DIMANCHE 26 OCTOBRE, 18H

Jean-Claude Vannier et l'univers musical de Gainsbourg

Rencontre avec Jean-Claude Vannier, auteur/compositeur, animée par Stéphane Lerouge

Entrée libre sur réservation

DIMANCHE 26 OCTOBRE, DE 20H À 23H

20H : *Anna*

Film de Pierre Koralnik

Musique originale de Serge Gainsbourg

France, 1967, 85 minutes

Comédie musicale qui raconte un amour déçu entre un photographe à succès et une femme cherchant un sens à sa vie.

21H30 : *Cannabis*

Film de Pierre Koralnik

Musique de Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier

France/Allemagne/Italie, 1970, 95 minutes

Cannabis n'est pas un film sur la drogue, c'est un polar baroque réunissant le couple phare de l'époque Birkin/Gainsbourg. Un film insolite et inclassable.

Tarif 8 €

Concert-promenade

Dans la collection permanente, musiciens et comédiens restitueront les premiers élans esthétiques de Gainsbourg : textes de Rimbaud, de Nabokov, poèmes de Catulle, musiques de Chopin et Debussy. Le jazz sera présent en mémoire du jeune peintre Lucien Ginzburg qui pianotait dans les bars pour gagner sa vie.

Samedi 25 et dimanche 26 octobre de 14h30 à 17h30

Accès libre avec le billet d'entrée du Musée

À la Médiathèque

Pour compléter la visite de l'exposition, le portail Intranet de la Médiathèque propose de découvrir, à travers l'analyse d'une vingtaine d'extraits musicaux, l'œuvre musicale de Serge Gainsbourg, catalyseur des époques qu'il a traversées. Des premières chansons inspirées de Boris Vian aux accents de jazz américain, des albums conceptuels londoniens jusqu'aux derniers remix, sans oublier sa rencontre avec la musique jamaïcaine, Gainsbourg a emprunté, cité, détourné, pour créer une œuvre unique. Le visiteur est invité à consulter plusieurs biographies de Serge Gainsbourg et à visionner des enregistrements vidéo de ses concerts dans les années quatre-vingt. Des notices de chansons retraçant leur histoire seront consultables sur le site.

Accès libre

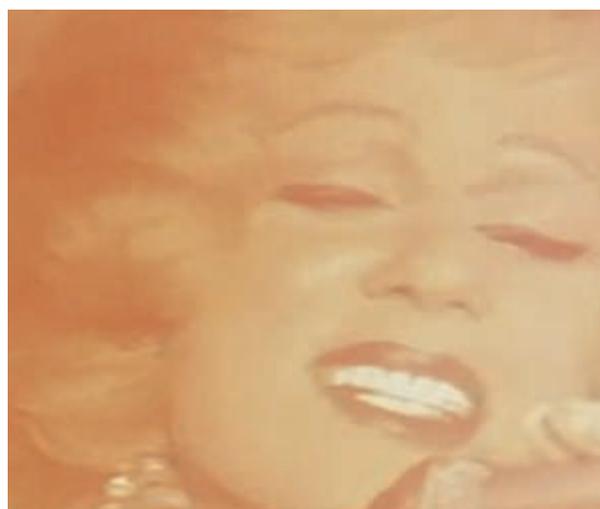
Collège «Serge Gainsbourg»

Ces séances traversent l'œuvre, la vie et l'image de Gainsbourg, son apprentissage de pianiste de jazz jusqu'à son impressionnante carrière posthume.

Intervenant : **Bertrand Dicale**, journaliste

Un cycle de 10 séances plus une visite de l'exposition, du mercredi

1^{er} octobre au mercredi 17 décembre de 19h30 à 21h30 (à l'exclusion des vacances scolaires de la zone C) Tarif 50 €





L'ina apporte sa contribution en images à la « Gainsbourgmania »

Dans le cadre de sa **politique de valorisation des archives à des fins éducatives et culturelles**, l'Institut national de l'audiovisuel est **heureux de s'associer à la Cité de la musique pour l'exposition « Serge Gainsbourg 2008 »**.

C'est l'occasion pour l'Ina de transmettre et de rendre accessible ses images et ses sons aux nombreux fans de Gainsbourg.

Auteur, compositeur, réalisateur de cinéma ou de télévision, comédien, véritable homme d'images, jouant, mixant, empruntant, détournant, utilisant l'image et notamment la sienne, toutes les facettes d'un des artistes français les plus complets, sont dévoilées.

Au fil de cette exposition, le public est invité à savourer sans modération **plus de 120 morceaux**, désormais mythiques, interprétés par Serge Gainsbourg dans diverses émissions de variétés, à revoir des extraits de ses trois comédies musicales, *Melody*, *Anna* (de Pierre Koralnik) et *Je t'aime... moi non plus*, mais aussi à le retrouver comme acteur, dans une des plus anciennes collections de fiction : *Les Cinq dernières minutes*. C'est toujours avec le même plaisir que le spectateur se remémorera l'homme à la tête de choux invité provocateur d'émissions emblématiques comme *Le Divan*, *Discorama*, *Sex Machine*, *Dim Dam Dom*...

Une centaine de vidéos illustre cet hommage à l'une des plus importantes personnalités musicales françaises du siècle dernier. Elle est **complétée d'une sélection de photos** d'émissions de variétés dans lesquelles Gainsbourg apparaît, fonds de plus de 1 200 000 clichés.

Les plus curieux peuvent assouvir leur soif de « Gainsbarre » sur ina.fr, site sur lequel le grand public a un accès direct, **en simple consultation ou en téléchargement, à plus de 100 000 émissions de télévision et de radio**.



La RATP partenaire de la Cité de la Musique à l'occasion de l'exposition « Gainsbourg, 2008 », du 20 octobre 2008 au 1^{er} mars 2009

Depuis sa création, le métro parisien génère une véritable culture urbaine, par l'architecture, le design, l'animation événementielle. La RATP a pour ambition d'offrir à ses 10 millions de voyageurs quotidiens une qualité de service à la hauteur de leurs attentes.

La RATP et Serge Gainsbourg

Qui ne connaît pas la chanson qui a rendu célèbre Serge Gainsbourg ! Il était tout naturel que la RATP s'associe à l'hommage rendu à son plus illustre « Poinçonneur des Lilas ». Avec les Musiciens du Métro qui chanteront Gainsbourg, la RATP animera des « parcours Gainsbourg » en Bus anciens ainsi que certaines lignes de bus qui traversent les lieux où Serge Gainsbourg a vécu. Une exposition lui sera par ailleurs consacrée dans la station Saint-Germain des Prés.

La RATP et la musique

La musique est à l'image des voyageurs : tous les styles, tous les âges, tous les rythmes, toutes les nations sont représentés. Pour offrir à ses voyageurs des animations de qualité, la RATP organise 2 fois par an l'audition d'artistes qui souhaitent se produire dans ses espaces. Plusieurs centaines sont ainsi sélectionnées et accréditées transformant ainsi le métro en « une immense scène parisienne ».

Le réseau RATP, espace de culture :

- un espace pensé et réalisé par des architectes, designers, artistes et urbanistes à la pointe de leur temps – de Guimard à Othoniel
- un espace patrimonial, une architecture audacieuse et unique (voûtes carrelées), un design d'avant-garde (la ligne 14)
- un espace de promotion culturelle : la RATP accompagne les voyageurs qui y trouvent de l'information dans leurs destinations culturelles
- un espace de pratique culturelle : 80% des voyageurs lisent dans le métro – la RATP est le plus grand salon de lecture de France !
- un espace d'expression culturelle où les Musiciens du Métro animent les couloirs

SERVICE DE PRESSE RATP

T 01 58 78 37 37 www.ratp.fr



**Le groupe France Télévisions, partenaire télévisuel officiel de l'hommage rendu
par la Cité de la musique à Serge Gainsbourg
du 21 octobre 2008 au 1^{er} mars 2009**

Le groupe France Télévisions est particulièrement heureux de s'associer à « Gainsbourg, 2008 », l'hommage que la Cité de la Musique rend à Serge Gainsbourg, qui portera un regard multiple sur l'artiste de renommée internationale, à la fois peintre, écrivain, poète, auteur, interprète, compositeur, acteur et réalisateur.

Avec le soutien de l'ensemble des chaînes du groupe et de leurs sites Internet, France Télévisions mettra en œuvre un important dispositif, diversifié et complémentaire, qui rendra compte de l'extrême richesse de la carrière de cet artiste atypique.

France Télévisions : le premier groupe audiovisuel français

Réunissant chaque jour près de 4 téléspectateurs sur 10, France Télévisions s'adresse à tous les publics avec une offre de programmes riche et diversifiée.

Au cœur de la stratégie éditoriale du groupe, la culture et la création constituent la véritable marque de fabrique de France Télévisions. Avec près d'un million d'euros investis chaque jour en faveur de la fiction, du documentaire ou de l'animation, le groupe est plus que jamais le premier partenaire en France de la création audiovisuelle.

Grâce à cet engagement sans précédent en faveur du monde de l'Art et de la connaissance, France Télévisions construit l'offre culturelle la plus vaste du paysage audiovisuel français, et rend accessible des programmes de qualité au public le plus large.

France 2 : chaîne de l'innovation et du mouvement

Chaîne fédératrice de tous les publics, France 2 propose la plus grande diversité de programmes. Elle est la chaîne des fictions patrimoniales et du théâtre en direct, et s'affirme également comme le leader des émissions de débats et des magazines d'informations.

France 3 : chaîne de la proximité et de la médiation

Chaîne nationale à vocation régionale, France 3 dispose d'un réseau unique en Europe, riche de 96 implantations sur l'ensemble du territoire. Sa proximité géographique et la qualité de ses programmes lui ont permis d'en faire la chaîne préférée des Français.

France 4 : chaîne de référence des 15-34 ans

La priorité éditoriale est donnée à cinq univers : l'humour, les séries, le sport, le cinéma et la musique.

France 5 : chaîne de la connaissance partagée et de la transmission du savoir.

Chaîne du savoir et de la connaissance, France 5 est une fenêtre ouverte sur le monde et la société. Elle est aussi la 1^{re} chaîne de documentaires en France. Décrypter, comprendre, apprendre sont les maîtres mots de son antenne.

France Ô : chaîne de l'Outre-mer et de la diversité

Vitrine de l'Outre-mer en métropole, France Ô s'adresse à tous les publics pour qui la diversité culturelle est une richesse.

Retrouvez France Télévisions sur Internet : www.francetelevisions.fr



France Inter, partenaire de l'exposition « Gainsbourg, 2008 » à la Cité de la musique



MENTION OBLIGATOIRE |
RADIO FRANCE | ROGER PICARD

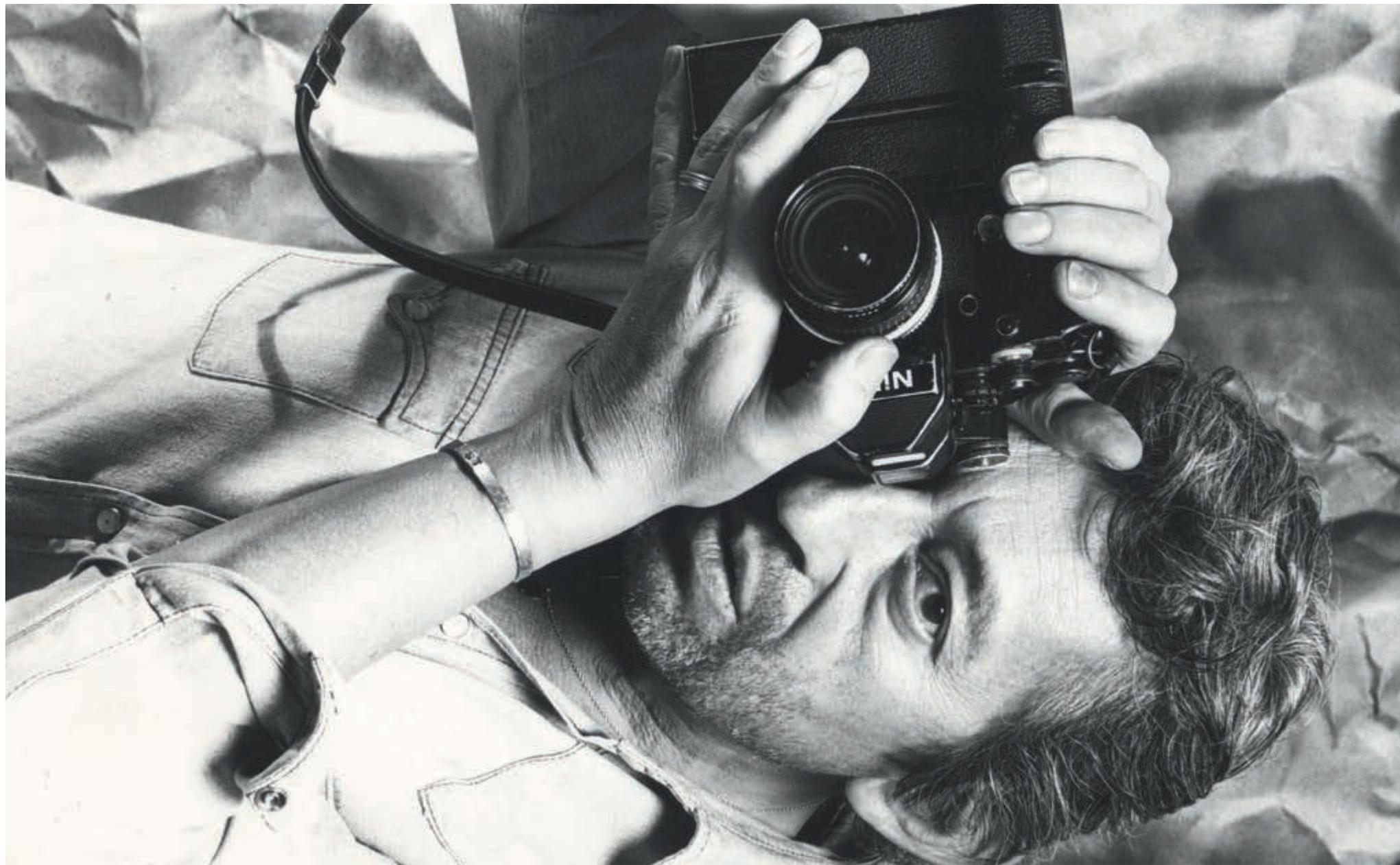
Après les expositions consacrées à Gustave Courbet, Marie-Antoinette, Lovis Corinth ou encore Keith Haring, France Inter, qui s'intéresse tout au long de l'année aux grands événements du monde artistique, accompagne la grande exposition consacrée à Serge Gainsbourg au Musée de la Musique.

France Inter s'associe à cette exposition pour célébrer un artiste français dont la popularité a pris une envergure internationale depuis plusieurs années.

L'exposition retrace la vie de ce joueur de mots, tour à tour peintre, écrivain, auteur, interprète, compositeur, acteur et réalisateur, en présentant tous les aspects de son œuvre protéiforme.

**Une exposition très musicale à découvrir et vivre
sur [France Inter](#) et sur [franceinter.com](#)**





GAINSBOURG 2008

du 21 octobre 2008 au 1^{er} mars 2009

HORAIRES

Du mardi au jeudi de 12h à 18h

Vendredi et samedi de 12h à 22h

Dimanche de 10h à 18h

Ouverture exceptionnelle jusqu'à 20h les soirs de concerts
des cycles *Les Années Gainsbourg* (du 22 au 28 octobre
et le 21 février)

TARIFS

Entrée de l'exposition : 8 €

Pour les moins de 18 ans

et les personnes handicapées : 4 €

RESERVATION

01 44 84 44 84 • www.cite-musique.fr

COMMENT VENIR

221, avenue Jean-Jaurès 75019 Paris

Métro porte de Pantin

Bus 75 • 151 • PC2 • PC3 | Noctilien N13 • N41

Bornes Vélib'

CONTACT PRESSE

Hamid Si Amer

Tél. : 01 44 84 45 78 • Fax : 01 44 84 45 36

hsiamer@cite-musique.fr